3e ANNÉE, N° 104. — MERCREDI, 19 JUILLET 1848.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, *A Galata.*

DANS LES VILLES DU LITTORAL, à l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A PARIS, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.

A MARSEILLE, chez Mme veuve *Camoin et Cie.*

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Anne's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE . . . . . un an, 8 piastres
" 6 mois, 4 "
PROVINCES ET ÉTRANGER un an, 9
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne. . . . . 5 piastres du G.-S.

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 19 Juillet.

Nous avons reçu, par le bateau de Galatz arrivé hier, des lettres de cette ville contenant des détails précis sur l'entrée des troupes russes dans les principautés. D'après ces lettres, et ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernière feuille, ce fait a eu lieu le 7 juillet.

Les Russes sont entrés en Moldavie par deux points seulement: Lewa et Sculéni. Par la première direction, ils se sont rendus à Berlad (et non *Bredat*, comme nous avons dit dans notre dernier numéro), ville moldave, qu'ils ont occupée; par Sculéni, ils ont marché avec trois régimens d'infanterie, six cents cosaques et douze pièces d'artillerie, sur Yassy, capitale de la Principauté, qu'ils ont également occupée.

En apprenant la marche des troupes russes sur Bucharest, le gouvernement provisoire de la Valachie, qui s'était formé à la suite du départ du prince Bibesco pour Komarnik, l'une de ses terres, et qui se composait de MM. Jean Eiades, Etienne Golesko, Tell, et Maghiero, ayant le métropolitain pour président, avait transporté son siège à Campo-Longo. Le métropolitain était resté à Bucharest.

Après le départ du gouvernement provisoire, les colonels Salomon et Odobesco qui, dans la journée du 1er juillet, avaient été mis en état d'arrestation pour avoir voulu tenter une réaction en faveur du Prince Bibesco en se mettant à la tête des troupes, furent rendus à la liberté et prirent les rênes de l'administration. Tous les employés qui avaient été destitués par le gouvernement provisoire, furent réintégrés dans leurs fonctions. La garde nationale, qui venait de se former et qui comptait déjà 4,000 hommes de troupes, fut dissoute. — Le colonel Jacobson, gouverneur d'Ibraïla, qui avait dû fuir à Yassy par suite de la révolution du 23 juin, s'empressa de retourner à son poste, en apprenant la nouvelle tournure des affaires. En un mot, tout fut remis sur l'ancien pied.

Cependant, dit notre correspondant, d'après un courrier arrivé de Bucharest à Galatz dans la journée du 11 juillet, un mouvement populaire aurait eu lieu le 13 pour obtenir que le métropolitain qui, nous venons de le dire, était resté à Bucharest, se plaçât de nouveau à la tête du gouvernement provisoire, qui continuait à siéger à Campo-Longo. Ce mouvement, qui dura deux jours, aurait été énergiquement combattu, à la tête des troupes, par les colonels Salomon et Odobesco qui, ayant eu le dessous dans cette lutte sanglante, auraient été obligés de prendre la fuite; et le gouvernement provisoire, instruit par une estafette de ce qui venait de se passer, serait rentré à Bucharest pour continuer l'œuvre de la révolution. Ce fait ne manque pas de gravité, en ce sens qu'il semblerait indiquer que le gouvernement provisoire, qui avait d'abord décidé qu'il n'opposerait aucune résistance à l'occupation de Bucharest par les troupes russes, a changé de résolution. En se retirant à Campo-Longo sur la seule nouvelle de l'entrée des russes dans les principautés, il voulait évidemment éviter toute lutte avec eux; mais si notre correspondant dit vrai, c'est-à-dire, si le gouvernement provisoire est revenu à Bucharest, alors qu'il savait que cette ville ne pouvait pas tarder à être occupée par les russes, n'est-il pas à présumer que c'est pour soutenir son œuvre par les armes? Les premières nouvelles qui nous arriveront de ce pays, nous fixeront sur ce point.

Notre correspondant nous annonce que le général de division Rifa'at pacha, qui partit de Constantinople, il y a trois semaines, pour se rendre à son poste de gouverneur militaire de la Bulgarie, est entré à Galatz avec trois mille hommes de troupes turques.

Omer pacha, général de division et récemment nommé gouverneur militaire de Smyrne, qui a eu des commandemens importans dans les expéditions qui eurent lieu pour comprimer les dernières insurrections de l'Albanie et du Kurdistan, a reçu la mission de se rendre dans les principautés du Danube. Il est parti vendredi dernier par la même voie que Suleyman pacha, ministre du commerce, et Emin éfendi premier interprête du Divan, chargés également d'une mission pour les mêmes principautés.

La province de Marasch, pays montagneux habité en grande partie par de puissantes tribus de Turcomans, avait formé jusqu'à présent un gouvernement particulier. Grâce à la vigilance et aux travaux importans de Tossoun pacha qui, sans l'assistance des bataillons de l'armée de l'Anatolie mis à sa disposition, a fait rentrer dans le devoir les Richvans, les Afchars et les Nadirlis, le gouvernement est à même d'introduire aujourd'hui dans ce pays le système du *Tanzimat*. Par suite de cette soumission, le district de Marasch est réuni au sandjak d'Adana, dont il formera une province. Ce fait est important, en ce sens que cet ancien royaume des Turcomans *Zulcadryés* était le refuge des turbulentes populations nomades de la chaîne de montagnes du Taurus.

Le bateau de Galatz arrivé hier à Constinople, n'a apporté ni journaux ni lettres de Vienne. Les communications entre cette capitale et Orsova ont été suspendues jusqu'à nouvel ordre, par suite des hostilités qui viennent de commencer entre les Hongrois et les Croates.

Nous avons publié, dans notre numéro du 6 juillet, un avis de M. le Directeur de l'administration générale des postes de la République française, relatif aux modifications apportées dans les itinéraires des paquebots-postes de la Méditerranée.

Dans l'intérêt du commerce nous croyons devoir reproduire, d'après les renseignemens que nous avons recueillis, certaines dispositions que les changemens dont il s'agit ont introduites dans le service des correspondances.

La nouvelle organisation divise le service des paquebots en trois lignes distinctes pour ce qui concerne la transmission des correspondances entre la France, l'Italie et le Levant.

Il est bon de remarquer que les stations de Gênes et de Messine ont été ajoutées au nombre de celles déjà desservies par les paquebots. En attendant que l'administration ait réglé avec le gouvernement sarde les conditions d'échange des correspondances prises ou déposées à Gênes par les paquebots de l'Etat, les lettres de Constantinople pour Gênes devront être affranchies préalablement, et il sera perçu par lettre la simple taxe de 90 centimes. Les correspondances de Constantinople pour la Sicile, expédiées par la même voie, devront être provisoirement affranchies jusqu'à Messine et supporteront une taxe de 80 centimes par lettre simple.

Jusqu'à nouvel avis, il ne pourra être expédié par les paquebots de l'Etat ni groups, ni échantillons de marchandises de Constantinople pour Messine. La direction se chargera des groups à destination de Gênes.

Les deux lignes d'Italie et de Constantinople, correspondront ensemble à Malte où se fera, comme par le passé, le transbordement des voyageurs d'une ligne sur l'autre, ainsi que les échanges des groups, après toutefois que les formalités de quarantaine ou de purification auront été remplies.

Par suite de la nouvelle organisation du service, les paquebots arriveront à Constantinople, ainsi que nous l'avons dit dans l'avis précédemment publié, les 2, 12 et 22 de chaque mois, et en repartiront les 5, 15 et 25, à 5 heures du soir. Il n'est rien changé aux heures de la fermeture des affranchissemens non plus qu'à celle de la dernière levée de la boîte.

Les paquebots de la ligne d'Egypte partiront de Marseille et de Beyrouth deux fois par mois, sans toucher à Malte. Ces dispositions ayant rendu inutile le maintien des relations directes entre le bureau de Constantinople et ceux d'Alexandrie et de Beyrouth, la direction des postes de Constantinople ne délivrera plus de passages à bord des paquebots pour ces deux dernières stations. Les groups et les marchandises sont également compris dans cette mesure d'interdiction.

Quant aux lettres déposées au bureau de Constantinople pour l'Egypte, la Syrie et les Indes-Orientales, elles seront dirigées sur le bureau des postes de Marseille qui les expédiera à leur destination. Nous donnons ci-après les tableaux indiquant les heures d'arrivée et de départ des paquebots dans chaque station des 3 lignes, d'Italie, de Constantinople et d'Egypte.

LIGNE D'ITALIE.

STATIONS.	ARRIVÉES. dates	ARRIVÉES. heur*	DÉPARTS. dates	DÉPARTS. heur*
Marseille . . .	»	»	9, 19, 29	10 m.
Gênes.	10, 20, 30	midi.	10, 20, 30	6 s.
Livourne . . .	1, 11, 21	6 m.	1, 11, 21	midi.
Civita-Vecchia	2, 12, 22	6 m.	2, 12, 22	10 m.
Naples	3, 13, 23	6 m.	3, 13, 23	midi.
Malte.	5, 15, 25	10 m.	2, 12, 22	10 m.
Naples	4, 14, 24	8 m.	4, 14, 24	midi.
Civita-Vecchia	5, 15, 25	6 m.	5, 15, 25	midi.
Livourne . . .	6, 16, 26	6 m.	6, 16, 26	5 s.
Gênes.	7, 17, 27	6 m.	7, 17, 27	10 m.
Marseille . . .	8, 18, 28	midi.	»	»

LIGNE DE CONSTANTINOPLE.

STATIONS.	ARRIVÉES. dates	ARRIVÉES. heur*	DÉPARTS. dates	DÉPARTS. heur*
Marseille . . .	»	»	1, 11, 21	4 s.
Malte.	5, 15, 25	6 m.	5, 15, 25	6 s.
Le Pyrée . . .	8, 18, 28	2 s.	9, 19, 29	6 m.
Smyrne. . . .	10, 20, 30	10 m.	10, 20, 30	4 s.
Dardanelles. .	1, 11, 21	midi.	1, 11, 21	1 s.
Constantinople	2, 12, 22	8 m.	5, 15, 25	5 s.
Dardanelles. .	6, 16, 26	10 m.	6, 16, 26	11 m.
Smyrne. . . .	7, 17, 27	5 m.	7, 17, 27	10 m.
Le Pyrée . . .	8, 18, 28	2 s.	8, 18, 28	10 s.
Malte.	1, 11, 21	7 s.	2, 12, 22	3 s.
Marseille . . .	6, 16, 26	7 s.	»	»

LIGNE D'EGYPTE.

STATIONS.	ARRIVÉES. dates	ARRIVÉES. heur*	DÉPARTS. dates	DÉPARTS. heur*
Marseille . . .	»	»	10, 25	2 s.
Alexandrie . .	17, 2	6 m	17, 2	1 s.
Beyrouth . . .	19, 4	6 m.	19, 4	6 s.
Alexandrie . .	21, 6	11 m.	21, 8	6 s.
Marseille . . .	28, 15	10 m.	»	»

Ainsi se trouve établi le service des paquebots-postes de la Méditerranée, après les nouveaux changemens. Dans un prochain article, nous examinerons si l'on a bien fait de supprimer les relations directes qui existaient entre le bureau de Constantinople et ceux d'Alexandrie et de Beyrouth.

Le choléra, depuis quelque temps, avait pris une marche ascendante qui n'a pas laissé que d'inquiéter vivement les esprits. Malgré cette recrudescence, on peut dire cependant qu'il n'a jamais sévi avec la violence qui le caracterise le plus habituellement. Comparé à ce qui se passe ailleurs et surtout eu égard au chiffre de la population de cette ville, le nombre de ses victimes est bien loin d'être considérable. La recrudescence, du reste, ne semble pas devoir continuer, puisque dans la semaine qui vient de s'écouler, il y a eu déjà une diminution notable dans le chiffre des décès.

A Varna, où le choléra avait apparu, il s'est passé quelques jours sans nouvelle attaque, et l'on espérait en être quitte, quandle 14 courant, à la suite de quelques fortes chaleurs, la maladie a reparu. En deux jours, six accidents avaient eu lieu, parmi lesquels trois suivis de mort. Presque en même temps qu'à Varna, le choléra se manifestait à Baba-Dagh. En six jours, il y avait eu dix-neuf attaques. Le choléra existe aussi à Akiolou; mais jusqu'à présent, il y a affecté une forme très bénigne. Aux Dardanelles et à Gallipoli, il continue toujours; dans ces deux villes, comme à Akiolou, il n'est pas très meurtrier.

On lit dans la *Gazette d'Etat* du 17 de ce mois:

« Par suite d'une nouvelle faveur du Très-Haut, S. M. avait eu le bonheur de voir son auguste famille s'augmenter d'un fils auquel on avait donné le nom de Mehmed-Fuad; mais comme la naissance de ce prince avait été un peu prématurée, quelques symptômes de faiblesse et de maladie signalés chez le nouveau-né, avaient fait retarder, jusqu'à ce jour, la publication de cet heureux événement.

« Grâces en soient rendues au Très-Haut, les craintes conçues sur la santé de Sultan Mehmed-Fuad, ayant complètement disparu, on se disposait à en proclamer la naissance, quand le 14 de la lune de Chaban, samedi dernier, la naissance d'un autre Prince auquel on a donné le nom de Ahmed-Kémal-Eddin, est venue mettre le comble à la joie du Sultan. Ces dons, envoyés successivement à S. M. par le dispensateur Suprême des faveurs, étant un véritable bienfait public et particulier, un *Hat* impérial annonçant cette heureuse nouvelle a été transmis à la S. Porte par Tegfur aga, chef des eunuques du Palais, et lecture en a été faite avec tout le cérémonial usité, en présence de tous les ministres et les hauts fonctionnaires de la Porte. On a ensuite récité des prières et des bénédictions au Très-Haut pour la conservation des jours de S. M., après quoi on s'est empressé de publier l'heureux événement dans toutes les directions.

« Pendant 7 jours, des salves d'artillerie auront lieu à cinq reprises différentes. Les palais du Sultan, les hôtels des ministres, des employés supérieurs, des particuliers qui s'associent à cette réjouissance, ainsi que les casernes, seront illuminés tous les soirs. »

Traduction du HAT *envoyé à cette occasion à la S. Porte.*

« Mon illustre Vézir!

« Comme tu ne l'ignores pas, le Très-Haut m'avait dernièrement fait la faveur de m'envoyer un fils auquel on avait donné le nom de Sultan-Mehmed-Fuad. Par suite de certains motifs, la proclamation de sa naissance avait été différée.— Par une nouvelle faveur du Très-Haut, il m'est venu au monde un autre fils, dans la nuit du 14 de la lune de Chaban: il a été nommé Sultan Ahmed-Kémal-Eddin. C'est pour t'annoncer la naissance de ces deux princes, que je t'envoie ce *Hat*. »

Dimanche dernier, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte sous la présidence de S. A. le Grand-Vézir.

Une autre conseil des ministres a eu lieu hier soir, à Canlidja, à la maison de campagne de Rifa'at pacha, ministre des affaires étrangères, au sortir du dîner que S. Exc. a donné à LL. AA. Sarim pacha, Grand-Vézir; Réchid pacha, ministre sans portefeuille; Ahmet-Fethi pacha, grand-maître de l'artillerie; Méhémet-Ali pacha, ministre de la marine; à LL. EExc. Riza pacha, ministre de la guerre; A'ali pacha, président du conseil suprême de justice, et Fuad éfendi, rapporteur du Divan. Ce conseil a duré une partie de la nuit.

Par ordonnance impériale en date du 18 juillet:

FEUILLETON.

L'AMOUR A NAPLES.

En 1802, un jeune et riche Français vint à Naples, croyant trouver, dans les divers plaisirs qu'offre cette ville, des distractions qui feraient une heureuse diversion aux chagrins cruels dont sa jeune existence était déjà empoisonnée.

Arthur de Civri (tel était son nom) avait toutes les qualités requises pour faire ce qu'on appelle un homme agréable; son teint était brun, sa taille haute et bien proportionnée, son visage assez régulier et son regard doux, mais pourtant un peu sombre.

Il n'avait que vingt ans, et déjà de nombreuses douleurs avaient attristé son âme ardente et sensible.

Son père et sa mère étaient morts depuis peu de temps. De plus, Raimond de Civri, son frère unique, ayant entrepris plusieurs années auparavant, un voyage en Italie, était mort dans ce pays sans qu'on sût comment.

D'abord ce jeune homme enthousiaste avait donné souvent de ses nouvelles; puis, tout à coup, on n'en entendit plus parler.

Alors on pensa que, dans ses excursions sur les montagnes, il avait bien pu succomber sous les coups des nombreuses bandes de brigands dont le pays était infesté.

Ce qui semblait confirmer cette croyance, c'est que, dans sa dernière lettre datée de Naples, Raimond annonçait qu'ayant désormais visité tout le pays, il allait s'acheminer vers la France.

Hélas! ses vieux parens attendirent longtemps dans les larmes le retour d'un fils qu'ils ne devaient plus revoir!....

Après avoir perdu ses parens, Arthur, se trouvant possesseur d'une jolie fortune, quitta la province où il avait toujours habité, pour venir à Paris voir le monde qu'il ne connaissait pas encore.

Il croyait trouver un bonheur enivrant dans ces fêtes, où chacun se compose le visage et paraît le sourire sur ses lèvres, afin de cacher souvent la haine, l'envie et les sourdes douleurs qui, rongeant un cœur ulcéré, ne cessent d'empoisonner la coupe du plaisir.

Dès ses premiers pas dans le monde, Arthur rencontra Mme de Mirecour, jeune veuve fort jolie, dont il devint éperdument amoureux. Malheureusement pour lui, cette jeune veuve si séduisante, était du nombre de ces femmes au cœur froid et égoïste, qui mettent tout leur bonheur à se jouer des tendres sentimens, fières de pouvoir jeter en aliment à leur vanité, les passions qu'elles ont pu inspirer.

Arthur avait à son insu pour rival le fils d'un riche banquier, et malgré le peu d'esprit et les mauvaises manières de ce dernier, Mme de Mirecour lui donnait des espérances. D'ailleurs, cette femme n'aimait, après elle, que deux choses au monde: la toilette, qui lui faisait éclipser toutes les autres femmes, et la fortune, sans laquelle, les triomphes du luxe ne vont pas loin.

M. de Civri ayant été obligé de quitter Paris pour faire un voyage d'un mois, alla le soir même de son retour, à l'Opéra; sans doute avec l'espérance d'y rencontrer la femme qu'il aimait.

Deux actes étaient déjà joués, et la veuve n'avait pas paru. A la vérité, cela n'avait rien de bien alarmant pour notre jeune homme; aussi se promenait-il au foyer avec assez d'insouciance, lorsqu'il s'arrêta tout à coup en entendant prononcer le nom de Mme de Mirecour par un jeune homme qui causait en riant avec quatre autres d'aussi belle humeur.

— Je vous jure, messieurs, disait-il, que la jolie Mme de Mirecour épouse demain notre ami Gustave, le fils d'un des plus riches banquiers de la capitale.

— Ce n'est pas possible!

— En vérité!

— Bah! c'est un conte fait à plaisir!

— C'est lui-même qui me l'a dit...

— Comment! il abandonne Coralie, sa charmante danseuse, pour se marier. Ah! c'est plaisant, le diable m'emporte!

— Il veut faire une fin.

— Comment s'y est-il pris pour obtenir la main de Mme de Mirecour?

— Je n'aurais pas été embarrassé, à sa place.

— Pourtant, chacun de nous, messieurs, connaît son peu d'esprit et le peu d'agrément qu'a sa personne!

— C'est vrai, mais il est très riche.

— Je croyais que cette gracieuse coquette préférait M. de Civri.

— Allons donc, elle se moquait de lui!

En entendant ces dernières paroles, Arthur eut un moment de vertige; ses oreilles se mirent à tinter horriblement, et tout sembla s'agiter autour de lui. Ce ne fut qu'au bout d'un instant qu'il sentit se réveiller, dans son cœur oppressé, le plus violent dépit, et que des transports de rage firent bouillonner son sang dans ses veines.

— Il faut que je me venge! pensa-t-il, et il courut aussitôt chez son rival. Celui-ci se préparait à dîner adieu à l'appartement de garçon qu'il occupait dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, lorsqu'il vit entrer chez lui Arthur, tout essoufflé et les yeux étincelants de colère.

— Que me voulez-vous? dit Gustave étonné.

— Me battre avec vous!

— Pour quelle raison?

— Vous avez encore l'impertinence de me le demander? dit Arthur avec un accent de colère terrible.

— Mais, monsieur, je ne vous comprends pas.

— Allons, c'est par trop de fatuité! et je vais vous en faire repentir...

— Avant tout, monsieur, je veux savoir de quel droit vous venez me provoquer chez moi?

— Du droit qu'a tout homme de demander satisfaction à un rival insolent.

— Ah! monsieur aime Mme de Mirecour?...

Et Gustave fit un sourire qui semblait dire: A mon tour, je suis charmé de savoir cela pour t'en punir.

— En vérité, monsieur, cet air d'arrogance ne peut pas exciter mon courroux davantage!... Le choix des armes vous appartient; parlez...

— Je choisis le pistolet...

— Très bien!

— A quelle heure voulez-vous que nous nous battions, reprit froidement le fils du banquier, en jetant les yeux sur un pistolet que M. de Civri venait de lui présenter.

— A l'instant même!

— Vous n'y songez pas: il fait nuit, et nous n'avons pas de témoins.

— Et vous, vous êtes un lâche à qui je cracherai au visage!...

Gustave avait eu plusieurs duels dans sa vie; en outre, son sangfroid ne l'avait pas quitté, tandis qu'Arthur était trop agité pour bien viser.

Il vous faut donc une leçon, reprit l'amant préféré de Mme Mirecour, je vais vous la donner.

— Nous verrons!

— Où allez-vous donc?

— Je vais me placer contre le mur opposé.

— Attendez, il faut décider qui de nous deux tirera le premier.

Gustave jeta une pièce de cinq francs en l'air et le sort favorisa Arthur.

Une explosion se fit entendre presque aussitôt. La balle ayant manqué son but, alla briser une glace dont les débris tombèrent en sonnant sur le parquet.

— Je pourrais vous tuer, dit Gustave dédaigneusement, mais vous êtes assez puni en perdant Mme de Mirecour.

— Tirez, monsieur, et ne raillez pas!

Gustave n'avait pas du tout envie de se mettre une fâcheuse affaire sur les bras en tuant un homme dans sa chambre. La veille de son mariage. Il lâcha son coup, et Arthur, blessé légèrement à l'épaule, sortit sans proférer une parole; il avait la mort dans l'âme.

Comme M. Civri regagnait son hôtel, il entendit, en passant sous les fenêtres de Mme Mirecour, les sons d'un piano, pas il connut la voix douce de cette femme perfide qui chantait un air d'opéra comique en vogue.

— Femme sans cœur! lui dit-il, comédienne achevée! tu peux te vanter de savoir jouer le sentiment dans la perfection!...

Arthur rentra chez lui dans un pitoyable état; il avait la figure d'une pâleur effrayante, les cheveux en désordre, et ses vêtemens étaient couverts d'un sang qui découlait de son épaule blessée.

Le lendemain transporté d'indignation et maudissant toutes les femmes, notre amant malheureux partit pour l'Italie, pensant que les voyages lui feraient oublier celle qu'il avait aimée, quoiqu'elle fût indigne de l'être.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était à Naples, et la beauté du port le jours si animé, les spectacles, les concerts, rien n'avait pu chasser de son âme les sombres images qui l'attristaient.

Un jour, il sortit seul de la ville, et sans avoir aucun but arrêté de promenade, il se mit à parcourir la campagne. Après une course assez longue, il gravit au sommet d'une éminence, d'où la vue pouvait s'étendre au loin et jouir d'un imposant spectacle.

Arthur, s'asseyant sur un rocher, admira le tableau magnifique qui se déroulait devant lui: il voyait à ses pieds la gracieuse ville de Naples, avec la mer où s'agitaient en tous sens des gondoles aux couleurs variées et d'où s'élançaient dans les airs des concerts de voix délicieuses, qui venaient en mourant frapper son oreille.

D'un autre côté, le Vésuve menaçant, exhalait de